

**4.31. Henri-Dominique Lacordaire (1848) ‘Conférence travail de l’Homme’
Conférences de Notre-Dame de Paris. [Réconcilier le peuple et la religion: le respect du repos dominical.]**

[.../...] Car remarquez-le, Dieu n' a pas fait du sabbat une institution privée, un jour à prendre au hasard par chacun de nous dans une suite quelconque de jours occupés. Non, il en a fait l' institution sociale par excellence ; il a convoqué le genre humain au même jour et à la même heure pour toute la suite des siècles, en l' invitant à se reposer, à se réjouir et à s' édifier en lui. Il a fondé, en un mot, une fête périodique et perpétuelle pour l' humanité. Car l' homme a besoin de fêtes.[.../...]

Mais qui donnera des fêtes au pauvre peuple de ce monde ? Qui lui donnera des palais, des statues, des peintures, des voix, des flambeaux ? Qui lui donnera des émotions dignes de lui, et cette joie rare où la conscience est ravie comme le coeur ? Le peuple est pauvre et sans art ; il n' a rien de grand que lui-même et que Dieu qui le protège. Le peuple et Dieu se mettront ensemble, et ce sera la fête de l' humanité. Voilà soixante siècles que tous deux sont fidèles à ce rendez-vous, et qu' ils se donnent sans interruption cette fête qui ne coûte rien au peuple que de s' assembler, et à Dieu que de le voir. Les législateurs des nations ont reconnu ce besoin populaire de jouissances communes et publiques ; ils ont cherché à le satisfaire par des pompes religieuses, par des spectacles, des triomphes, des jeux, des combats. Mais au lieu d' instruire et d' élever l' homme, rien n' a servi davantage à le dégrader ; les passions les plus honteuses venaient chercher là des assouvissements applaudis. Le sang et la volupté s' y donnaient rendez-vous devant les saintes images de la patrie, et la publicité, mère de la pudeur, n' y était pour la multitude qu' une débauche de plus. C' est qu' en effet, les plaisirs de la foule tournent aisément vers tous les vices. Un politique célèbre a dit : " qui assemble le peuple l' émeut. " on pourrait dire avec non moins de vérité : qui amuse le peuple le corrompt. Dans les temps modernes, on a vu des législateurs rationalistes essayer de créer des fêtes pour remplacer celle du septième jour qu' ils avaient abolie. Ils n' ont réussi qu' à inventer des imitations de l' antique avec le ridicule de plus et le peuple de moins. [.../...]

En est-il un seul parmi vous, messieurs, qui n' ait été quelquefois touché du spectacle que présente une population chrétienne dans le jour consacré à Dieu ? Les voies publiques se couvrent d' une multitude ornée de ses meilleurs habits ; tous les âges y paraissent avec leurs espérances et leurs peines, les unes et les autres tempérées par un sentiment plus haut de la vie. Une joie fraternelle anime les yeux qui se rencontrent ; le serviteur est plus proche de son maître ; le pauvre est moins éloigné du riche ; tous, par la communauté du même devoir accompli et par la conscience de la même grâce reçue, se sentent plus étroitement les fils du même père qui est au ciel. Le silence des travaux serviles compensé par la voix joyeuse et mesurée des cloches avertit des milliers d' hommes qu' ils sont libres, et les prépare à supporter pour Dieu les jours où ils ne le seront pas. Rien d' austère n' obscurcit les visages ; l' idée de l' observance est modérée par celle du repos, et l' idée du repos est embellie par l' image d' une fête. L' encens fume dans le temple, la lumière brille sur l' autel, la musique remplit les voûtes et les coeurs, le prêtre va du peuple à Dieu et de Dieu au peuple ; la terre monte et le ciel descend. Qui ne sortira plus calme ? Qui ne rentrera meilleur ? Oh ! Pour moi, messieurs, jamais ce jour ne m' a laissé sans attendrissement, et même ici, dans cette capitale où tant d' âmes ne le respectent pas, je n' en vois jamais l' effet populaire sans m' élever vers Dieu par une aspiration de reconnaissance et d' amour. Tel est donc le

sens, tel est le résultat de cette grande loi du travail que Dieu a voulu promulguer et consacrer dans l'acte même de la création.

Après vous l'avoir interprétée, pourrais-je retenir un sentiment douloureux qui m'opresse ? Pourrais-je ne pas me plaindre à vous qu'il y ait un peuple chrétien qui méprise cette loi, et que ce peuple soit le nôtre ? Est-ce bien la France qui méconnaît à ce point les devoirs les plus sacrés de l'homme envers l'homme ? Est-ce elle qui déchire le pacte fondamental de l'humanité, qui livre au riche l'âme et le corps du pauvre pour en user à son plaisir, qui foule aux pieds le jour de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, le jour sublime du peuple et de Dieu ? Je vous le demande, est-ce bien la France ? Ne l'excusez pas en disant qu'elle permet à chacun le libre exercice de son culte, et que nul, s'il ne le veut, n'est contraint de travailler le septième jour. Car, c'est ajouter à la réalité de la servitude l'hypocrisie de l'affranchissement. Demandez à l'ouvrier s'il est libre d'abandonner le travail à l'aurore du jour qui lui commande le repos. Demandez au jeune homme qui consume sa vie dans un lucre quotidien dont il ne profite pas, s'il est libre de respirer une fois par semaine l'air du ciel et l'air plus pur encore de la vérité. Demandez à ces êtres flétris qui peuplent les cités de l'industrie, s'ils sont libres de sauver leur âme en soulageant leur corps. Demandez aux innombrables victimes de la cupidité personnelle et de la cupidité d'un maître, s'ils sont libres de devenir meilleurs, et si le gouffre d'un travail sans réparation physique ni morale ne les dévore pas vivants. Demandez à ceux-là même qui se reposent en effet, mais qui se reposent dans la bassesse des plaisirs sans règle, demandez leur ce que devient le peuple dans un repos qui n'est pas donné et protégé par Dieu. Non, messieurs, la liberté de conscience n'est ici que le voile de l'oppression ; elle couvre d'un manteau d'or les lâches épaules de la plus vile des tyrannies, la tyrannie qui abuse des sueurs de l'homme par cupidité et par impiété.